

qu'une horrible pression a été exercée sur vous par madame de Perny, voulant complaire à son fils, dont elle était l'esclave par faiblesse. Gardée à vue, séquestrée pendant des mois, d'abord à Paris, à Coulange ensuite, votre existence a été un martyre. Vous avez été immolée, madame, et vous avez été victime de la cupidité de votre misérable frère.

La marquise sanglotait.

—Le jour où j'eus enfin pénétré le mystère du vol de l'enfant, continua Morlot, si je n'avais consulté que mon indignation, si j'avais obéi à ma conscience, qui m'ordonnait de faire mon devoir de policier, j'aurais immédiatement dénoncé le double crime. C'était vous perdre vous qui n'êtes point coupable, et, malgré mon droit, en présence du mal que je pouvais vous faire, je me suis arrêté. Une femme, madame la marquise, une femme qui a un bon cœur et que j'aime, ma femme, enfin, vous a défendu et a chaleureusement plaidé votre cause devant l'agent de police. A mes oreilles résonne encore ce cri qu'elle m'a jeté comme une supplication : "Ne touche pas à la marquise de Coulange !" Oh ! ce n'est pas à la grande dame qu'elle me défendait de toucher : c'est à la noble femme qui a mérité le nom de mère des malheureux et qu'on nomme partout la bonne marquise. Et pour obéir à sa femme et à un sentiment qui parlait en lui plus haut que sa conscience, l'agent de police Morlot n'a pas fait son devoir.

—Oui, vous n'avez pas fait votre devoir, répondit la marquise d'une voix vibrante d'émotion, mais vous n'avez pas provoqué l'effroyable scandale au milieu duquel aurait péri l'honneur de la famille de Coulange ! Ah ! vous et votre femme, vous nous avez sauvés ! Vous êtes deux grands et nobles cœurs ! Je verrai madame Morlot, je veux la remercier moi-même.

—Maintenant, madame la marquise, reprit l'agent de police, j'arrive au moment le plus délicat et le plus difficile de ma mission.

—Que voulez-vous dire ?

—Il s'agit de la chose que j'ai à vous demander, laquelle, d'après vos paroles de tout à l'heure, m'est accordée d'avance.

—C'est vrai, dit-elle d'une voix mal assurée, j'oubliais que vous avez une demande à m'adresser. Eh bien, monsieur Morlot, que me demandez-vous ?

—Madame la marquise, je vous demande de me rendre l'enfant.

—Vous rendre l'enfant ! exclama-t-elle affolée.

—Oui ! répondit froidement Morlot.

—Mais c'est impossible ! Vous savez bien que c'est impossible !

—Madame la marquise, il le faut !

—Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu ! gémit-elle, en passant sa tête dans ses mains.

Elle fit un pas en avant et, arrêtant sur Morlot son regard effaré :

—Ce n'est pas vrai, reprit-elle, d'un ton déchirant, vous ne me demandez pas cela ; vous voulez m'éprouver, n'est-ce pas ?

Morlot secoua la tête.

—Vous devez rendre l'enfant, prononça-t-il d'une voix qui résonna comme un glas funèbre aux oreilles de la marquise.

—Oh ! oh ! fit-elle avec égarement, les mains crispées sur son front, il me semble que je deviens folle !

Elle resta un moment silencieuse.

—Ainsi, reprit-elle avec une sorte de fureur, tout à l'heure vous me trompiez en disant que vous aviez eu pitié de moi, vous mentiez !

—Oh ! madame la marquise ! protesta Morlot.

—Oui, continua-t-elle avec violence, vous mentiez, et c'est indigne ; vous avez voulu jouer cruellement avec votre victime avant de lui porter traîtreusement un coup mortel. Vous me tuez, monsieur, vous m'égorgez !

—Madame la marquise, répondit tristement Morlot, vos paroles sont injustes et injurieuses ; mais c'est la douleur qui vous égare, je vous pardonne.

Ces mots rappelleront la jeune femme à elle-même et au sentiment de sa dignité.

—Vous avez raison, balbutia-t-elle ; pardon, pardon... je suis folle !... Ah ! suis-je assez malheureuse !

Et elle retomba sur son fauteuil en sanglotant.

—Des larmes, des sanglots, reprit-elle tout à coup en se redressant, à quoi cela sert-il ? Causons, monsieur Morlot, causons... L'enfant a été volé, c'est vrai, et vous voulez le reprendre... Est-ce que vous ne le trouvez pas bien ici, dites ? Croyez-vous qu'on ne l'entoure pas suffisamment de soins, de tendresse et d'affection ?

Si vous étiez venu me dire, il y a un an, il faut rendre l'enfant volé à Asnières, je vous aurais probablement répondu : prenez-le. Le marquis m'aurait méprisée, à cause de ma faiblesse et de ma lâcheté, qui m'ont faite complice du crime, et du coup, j'aurais perdu son amour qui m'est plus cher que la vie ; mais alors je détestais l'enfant, et, dans l'intérêt de ma fille, j'aurais pu faire le sacrifice de mon bonheur.

Aujourd'hui, monsieur Morlot, la situation n'est plus la même.

Après avoir, pendant des années, repoussé et éloigné de moi l'enfant, vaincue par sa grâce, sa gentillesse, je lui ai ouvert mon cœur et je l'aime, oui, je l'aime !

—Je le sais, madame la marquise. Il y a huit jours, pour la première fois devant vos serviteurs, vous l'avez embrassé et tutoyé.

—Ah ! vous savez cela aussi, monsieur Morlot ; cela ne doit pas m'étonner, vous savez tout. Eh bien, oui, maintenant j'ai deux enfants qui partagent ma tendresse, et je ne donne plus un baiser à Maximilienne sans en mettre un autre sur le front d'Eugène.

Et c'est aujourd'hui, quand je l'aime, quand je l'adopte, quand j'ai décidé qu'il porterait le nom de Coulange et qu'il aurait la moitié de la fortune de ma fille, c'est aujourd'hui que vous venez me dire : Il a été volé, il faut le rendre ! Voyons, une chose pareille ne se discute même pas ; c'est insensé !... Le rendre ? Pourquoi ? A qui ?

Morlot se leva, grave, solennel, et répondit :

—A sa mère !

X

—Sa mère ! sa mère ! s'écria-t-elle affolée, je la croyais morte !

—La mort, en effet, l'a approchée de bien près ; mais au moment de la frapper, elle a reculé devant son innocence et sa jeunesse.

—On m'avait dit aussi qu'elle était devenue folle et qu'on l'avait enfermée dans un hospice d'aliénés.

—On ne vous avait pas trompée, madame la marquise ; mais après avoir passé près de dix-huit mois à la Salpêtrière, elle en est sortie guérie.

—Pauvre mère, pauvre mère ! murmura la marquise, se parlant à elle-même.

Je comprends, je comprends, reprit-elle avec un accent douloureux, c'est elle qui vous a envoyé me réclamer son enfant ?

—Je lui ai promis de le lui rendre, et je viens vous le réclamer en son nom ; mais elle ne sait pas encore que je l'ai retrouvé. Jusqu'à présent, j'ai cru devoir ne lui rien dire.

—Pourquoi ?

—Pour donner à madame la marquise de Coulange le temps de prévenir son mari et lui permettre de prendre les dispositions qu'elle jugera nécessaires.

—Ah ! merci. Là encore vous avez eu une noble inspiration !

—Je sais quelles difficultés vont se dresser devant vous, madame la marquise.

—Ah ! s'écria-t-elle en faisant un haut-le-corps, vous me rappelez à la réalité. Les difficultés ? elles sont effroyables... Je suis dans une situation épouvantable, horrible ! Que faire, mon Dieu que faire ?

—Ce n'est pas à moi à vous le dire, madame la marquise.

—Tout autour de moi se dressent des fantômes menaçants... Révéler le crime à mon mari... Oh ! oui, c'est horrible, horrible ! Je cherche une issue, je ne la trouve point. Que faire ? que faire ?

Haletante, prête à suffoquer, elle se tordait convulsivement sur son siège. La malheureuse femme se sentait écrasée.

—En pensant à la mère, interrogez votre cœur, madame la marquise, dit Morlot ; c'est lui qui vous dira ce que vous devez faire.

—Ah ! s'écria-t-elle avec une douleur inexprimable, je ne sais plus si j'ai un cœur et une âme, la pensée m'échappe, je n'ai plus conscience de mon être.

—Je vous en prie, madame, calmez-vous, remettez-vous. Je vous le répète, je vous donnerai un mois, deux mois, trois mois s'il le faut. Songez seulement que depuis que la raison lui est revenue, ayant foi dans ma promesse, la mère attend son enfant...

—Son enfant ! son enfant ? répéta la marquise.

Il y eut un assez long silence.

—Est-ce qu'elle est riche ? demanda tout à coup la jeune femme.

—Elle n'a qu'une modeste aisance.

—Comment se nomme-t-elle ?

—Gabrielle Liénard.

—Les langes que portait l'enfant et que j'ai conservés sont marqués G. L. Physiquement, comment est-elle ?

—Vous la connaissez, madame la marquise ; vous l'avez vue.

—Je l'ai vue, dites-vous ?

—Et vous la connaissez sous le nom de madame Louise.

La marquise sursauta.

—La jeune femme du jardin des Tuileries, la figure de cire ! exclama-t-elle. Oh ! la voix du sang !

Monsieur Morlot, reprit-elle, savez-vous où elle est actuellement ?

—Oui, madame, je le sais ; elle est tout près d'ici, à Miéran.

—Je comprends, fit-elle avec un sourire navrant, elle est à Miéran, tout près de son enfant, afin de n'avoir que quelques pas à faire pour le reprendre.

Morlot garda le silence.

—Ainsi, continua-t-elle, en affermissant sa voix, il faut rendre l'enfant, il le faut !... Nous ne pouvons le garder, ce serait mons-